

gues. Sans eux, ses forces physiques et mentales en souffriraient, iraient s'affaiblissant, et finiraient par la dégradation de son être. Car le changement et la variété sont des lois de notre nature.

Il est des pays plus favorisés que le nôtre, où les hommes trouvent mille ressources de jouissances rationnelles. Outre les joies de la famille et du cercle social, ils ont les vastes promenades, le spectacle des monumens modernes et des temples antiques ; ils ont le théâtre et l'opéra, les bals publics et privés : ici, la bibliothèque aux deux millions de volumes, et le Louvre aux cinq mille tableaux et statues ; là, les cents chaires où ils puissent l'instruction universelle. Oh ! centre sublime de la civilisation ! l'homme est heureux dans ton sein, ne connaît point de bornes à ses plaisirs, point de bornes à ses études.

Mais nous, pauvre jeunesse de Montréal, qui n'avons pas les douceurs du ménage ; pas de théâtre ; pas un arbre, un gazon ; point de professeurs ; à peine un livre ! Que faire après le dur gagne-pain quotidien ? Oh ! pour un asile contre l'indolence et la léthargie ! donnez un point de réunion pour resserrer les liens d'amitié formés dans nos collèges, pour réveiller les sympathies studieuses de nos amis ! Ce cri de ralliement se fit entendre, et une réponse généreuse lui arriva de tous côtés.

Nés d'hier, nos rangs sont d'une vingtaine. Une ample salle nous est en tout tems ouverte. Une quinzaine de gazettes et revues, indigènes et étrangères, sont suspendues à nos murs. La plupart ont déjà fourni leur premier tribut d'études, chacun selon son genre de talents et ses dispositions d'esprit. Plusieurs de ces essais méritent une plus grande publicité, et leur impression ferait honneur aux écrivains comme au cercle. L'un de nous, digne de tout éloge, a compris la puissance de la presse, et la *Revue Canadienne* va paraître. C'est pour nous, à notre début, un bonheur tout particulier. Et nous pourrons lui confier nos bulletins et nos meilleures productions.

Dans un pays jeune et pauvre comme le nôtre, où le peuple a si peu d'instruction et en a tant besoin pour accomplir ses destinées, la bibliothèque du peuple, c'est la presse périodique. Après l'école primaire, c'est le don le plus précieux que l'on puisse lui offrir. Il ne peut acheter des livres coûteux. Que dans sa gazette, donc, il puisse toutes ses connaissances. Qu'elle lui enseigne ses droits et ses devoirs envers sa famille, ses concitoyens, son gouvernement, ses droits et ses devoirs domestiques, civils, et politiques. Qu'elle lui prêche la morale. Qu'elle cultive son esprit, corrige ses mœurs, polisse ses manières. Qu'elle lui fasse goûter les sciences et les beaux-arts, lui montre ses rapports existants avec les nations étrangères, et en établissons de nouveaux et plus nombreux encore ; lui fasse comprendre, aimer et joindre la civilisation et le progrès. Qu'elle lui expose, élémentairement, les théories des arts et métiers. Qu'elle développe ses ressources naturelles et ses richesses d'industrie, par la science de l'économie politique. Et qu'elle fasse ainsi l'éducation, la liberté et le bonheur du peuple. C'est la plus belle, la plus noble des missions. Et tout ami de son pays, tout philanthrope, tout philosophe, doit s'enrôler missionnaire de la presse. Cette mission doit être dans les rues et les desseins de la Société des Amis.

L'enfantement de toute société est d'un travail pénible et dangereux. C'est un tems de crise. La nôtre n'a pas fait exception. Les opinions étaient multiples, et les hommes sont tenaces dans leurs opinions. Mais la raison, les concessions mutuel-

les, ramenèrent l'harmonie. Les bases de la Société furent posées. Chacun y apposa généreusement son sceau ; et les différends du passé furent enterrés bien avant dans l'oubli.

L'élan est maintenant donné. Nous marchons d'un pas ferme et mesuré. Nous redoutons surtout ce défaut que l'on dit national : l'inconstance ! Contre elle, nous sommes sans cesse sur nos gardes. C'est le plus dangereux écueil de notre route. Nous l'éviterons par des efforts soutenus, la vigilance, et en cimentant l'union et la concorde parmi nous. C'est pourquoi nous devons créer en esprit de corps, un attachement sincère entre les Amis et envers l'institution. Pour cela, nous sommes exclusifs et particuliers dans le choix de nouveaux membres, et leur admission est rare et difficile. Elle n'a lieu qu'à la presqu'unanimité, et lorsque les anciens adeptes sont bien imbus de l'esprit du corps. Cet esprit de corps est l'âme de toute association.

Mais une fois solidement constituée, bien affirmée sur ses bases, la Société des Amis sentira le besoin d'un plus grand développement, et devra se ramifier de tous côtés, au moyen de ses membres honoraires et correspondans, et par l'affiliation de sociétés secondaires. C'est alors qu'elle sera pleinement utile. Que sans cesser d'être un cercle de camaraderie et une école d'instruction mutuelle pour ses membres, elle deviendra une institution active au-dehors comme au-dedans, une institution vraiment nationale, avec une influence publique très étendue et très salutaire. Le bien qu'elle fera d'abord pour soi, elle le répètera ensuite pour tous. Ses études et ses recherches, elle les publiera. Et comme elles sont de nature instructive, élémentaire et locale, elles devront populariser les connaissances, les faire parvenir aux masses, et développer surtout l'historique, la littérature et le style indigènes. Créer un type canadien dans le domaine de l'intelligence. Et elle pourra remplir ensuite le plus beau rôle que puisse ambitionner un corps lettré et patriote, celui d'arracher notre beau pays à son état actuel d'engourdissement que j'oserais dire général. L'entraîner dans le mouvement général des esprits et des corps qui distingue si éminemment notre siècle, et le faire marcher de front, en tout et toujours, avec les populations les plus civilisées de la terre. Voilà l'inépuisable objet de nos travaux, digne des sentiments les plus vifs de l'ambition la plus élevée, des efforts les plus incessants, du triomphe le plus glorieux !

Je m'étais proposé, mes amis, d'écrire beaucoup plus au long, comme vous l'indique l'exposition de mon plan au commencement, et comme le comporte un sujet aussi vaste. J'aurais voulu y ajouter une revue détaillée de notre constitution. Mais j'ai vu s'écouler rapidement l'époque limitée pour la première session de nos travaux, avant d'avoir pu même analyser entièrement mon projet. Je terminerai donc pour le moment, avec l'intention de reprendre cette étude.

Mais en vous disant toutefois, que dans l'esprit de notre institution, et selon son but principal et plus avantageux, je m'appliquerai surtout à des études spéciales et suivies. Je me suis donc inscrit dans la Quatrième Section, où m'entraînaient mes inclinations, comme aussi l'appel de la société en m'en élisant Chef.

Je commencerai par une science nouvelle, si nouvelle, qu'elle n'a pas encore pu se généraliser pratiquement : mais une science admirable par la vérité, l'exactitude logique de ses principes fondamentaux ; plus admirable encore par les biensfais immenses qu'elle répandra sur l'Humanité.

L'Economie Politique, en enseignant la véritable théorie des richesses : comment elles se forment au sein de la société ; comment elles se distribuent parmi les individus et les nations ; comment elles se consomment, soit en produisant de nouvelles richesses, soit en se détruisant et disparaissant pour toujours : et en dissipant une foule de préjugés, cancers hideux qui dévorent de toutes parts les sociétés humaines ; cette science, messieurs, multiplie à l'infini les productions de nos trois grandes sources de richesses, l'agriculture, les manufactures, et le commerce ; augmente le bien-être des particuliers, des familles et des peuples ; développe leur intelligence et leur éducation ; leur fait voir la vérité plus à nu ; détruit de mauvaises mœurs et de mauvaises lois ; centuple les populations ; les répand par torrens sur la surface si mal habitée, si mal cultivée, de votre planète ; les y envoie en armées innombrables, non pour s'y déchirer comme des brutes avides de sang ; mais avec une croix, une presse, une charte, pour fonder des empires nouveaux—chrétiens, civilisés et libres. Elle démontre aux hommes, qu'individuellement et collectivement, leurs intérêts sont identiques et solidaires. Qu'il n'est qu'une famille humaine, qu'un intérêt, qu'une morale, qu'une justice, qu'une vérité, comme il n'est qu'un Dieu. Et elle nous guide ainsi à marche accélérée dans les voies de la Providence, vers ce centre et ce but de toutes choses, **L'UNITÉ UNIVERSELLE**.

• • •
Décembre 1844.

E T A T S - U N I S .

Extrait du Courrier des Etats-Unis.

21 février dernier.

Une grave rumeur diplomatique nous est venue hier de Washington ; s'il faut en croire diverses correspondances, le gouvernement fédéral aurait acquis la preuve que le cabinet de Londres, en même tems qu'il protestait contre l'annexion du Texas et de l'Oregon aux Etats-Unis, travaillait avec énergie et avec succès à obtenir du Mexique une vaste concession territoriale qui aurait donné à la Grande Bretagne, sur le continent américain et sur l'Océan Pacifique, une position commerciale et militaire plus grande encore que celle qu'elle conteste avec tant d'acharnement aux Etats-Unis. Elle serait arrivée au but de ses intrigues et de ses efforts, si la dernière révolution mexicaine n'était venue soudainement frapper d'impuissance Santa Anna qui s'était fait le complice et l'instrument de l'ambition britannique. On assure, en effet, que parmi les papiers saisis sur l'ex-dictateur mexicain, après son arrestation, se trouvent tous les documents relatifs à ce dangereux complot, à la consommation duquel il ne manquait plus que l'échange de quelques formalités diplomatiques. Il ne s'agissait de rien moins que d'un traité qui transférerait en toute propriété à l'Angleterre tout l'immense territoire des Californies, avec toutes ses rades et tous ses ports, au nombre desquels se trouve celui de San Francisco. On ne dit pas combien et comment la Grande Bretagne devait payer ce monstrueux envahissement territorial et maritime ; on se tait aussi sur la manière dont cette menaçante révolution serait venue à Washington. Aussi, nous la regardons comme très peu vraisemblable, et nous ne serions pas étonnés qu'elle fut bientôt suivie d'un démenti, ou au moins de quelque rectification qui, en enlevant aux preuves que l'on dit avoir été acquises leur caractère authentique et officiel, laissera un champ libre aux dénégations de l'Angleterre. Mais si les faits que l'on vient de dénoncer sont vrais, et si leur vérité est établie de manière à satisfaire l'opinion publique, nous croyons qu'il en résultera, immédiatement, en faveur de l'annexion du Texas, un revirement général, auquel le sénat lui-même se laissera entraîner.